

Texte Yoma

Une œuvre a-t-elle un lieu dont elle ne pourrait être coupée sans se dénaturer ? On se plaît à penser que l'inspiration doit trouver source en un cadre qui lui permette de jaillir. Alors ce lieu ne devrait-il être celui où la contemplation de l'oeuvre produite lui porterait tout son sens ? On pourrait, sans doute à raison, sourire de cette idée, et pourtant la maison de la botanique du Noyer, ainsi que ses environs sont d'importance pour appréhender le travail réalisé par Yoma lors de la résidence qu'elle y effectua. Car un lieu n'est pas un espace neutre. S'il arrive que s'y produisent des choses, il y est sans doute pour beaucoup. A l'artiste de faire entrer son espace de création dans son œuvre. Et s'il y parvient, si quelques muses habitant ici viennent détourner (sous l'effet d'un « hasard » sans doute) le motif de son intention première, alors quelque chose peut advenir. Le lieu deviendra un cocon où l'artiste pourra entamer sa métamorphose. Et c'est peut être là la vocation première d'une résidence.

Alors laissez moi vous dire ce que fût le motif premier du travail de Yoma. La fascination devant des traces, ou plutôt des négatifs... Feuilletant des herbiers pour nourrir son inspiration, l'attention de Yoma se détourna des fleurs pour s'attacher à leur vis à vis. La page de rien de l'herbier, celle de gauche, vide, ou du moins destinée à l'être. Mais les décennies passant le blanc ne demeure pas immaculé et une trace spectrale de la plante conservée sur la page opposée émerge peu à peu. A mesure que la plante se dessèche, le papier se gorge des couleurs qu'elle exhale. De simples tâches diront ceux qui ne savent pas voir ; couleur rendue à elle même peut se dire l'artiste : déjà une toile possible.

Ainsi Yoma décide d'explorer ce jeu de négatif en peinture. Dès le début de la résidence elle applique ses couleurs sur des feuilles qu'elle tamponnera ensuite sur de grands papiers où apparaît peu à peu l'oeuvre. La couleur qui dans les travaux précédents de Yoma était puissante, quasi matérielle, s'estompe pour trouver des tons pastels. La gamme chromatique change. Mais parlons du lieu pour comprendre : la lumière y est omniprésente, l'espace de travail entièrement blanc. Cet espace laisse sa trace dans le travail réalisé... Yoma va chercher l'épure.

Mais un autre élément, non prévu initialement lui, va faire son apparition. Et là encore laissez-moi vous parler du lieu. Pour cela, entrons dans la maison de la botanique. Pour commencer, passez le portail de bois. Pénétrez dans le jardin et posez vos pas sur le chemin gravillonné. Que vous entriez immédiatement dans la maison ou que vous préférerez faire le tour du jardin vous devrez passer devant un petit bassin alimenté par une fontaine. Le son du jet déversant en continu sa source dans une eau étale, entêtant, va lentement vous habiter. Vous n'en êtes très vite plus conscient, mais sa présence s'insinue en vous et si la fontaine cessait tout à coup de couler elle vous manquerait. Est-ce cette présence qui continua à habiter Yoma quand, partie pour travailler sur le motif elle se trouva très vite embarrassée de ses crayons et saupoudra de la terre sur son carnet de dessin pour laisser ensuite perler quelques gouttes d'eau dessus avant d'écartier d'un souffle tout ce que le liquide n'avait pas retenu ? Le dessin se produit presque de lui-même, rencontre « de hasard » de la terre et de l'eau dont le doigt de l'artiste prolonge quelquefois le tracé.

Lors l'élément liquide devient une autre voie d'exploration de Yoma Elle s'intéresse non seulement au végétal, mais à son jeu avec l'eau. Se plaçant dans la filiation des nymphéas de Monet, et plus encore de la réinterprétation qu'en proposa Joan Mitchell. L'ondulation des plantes dans le courant des ruisseaux croisant le sentier botanique l'intéresse particulièrement. Dans cette ondulation se devine un espace de la plante où tout se convertirait en danse. Alors Yoma lance ses traits dans la continuité d'un geste dansant, observe ce qu'ils produisent sur la toile et laisse ensuite la couleur faire. Elle fait goûter quelques éclats de rouge, de bleu qui perlent le papier de gouttelettes de rosée qui fera pétale, ou alors de pollen qui volera au vent. Elle rapporte la peinture étalée sur d'autres papiers pour la laisser s'inscrire en négatif sur le motif avec un grain de matière qui nervurera la couleur devenant instantanément feuille. Elle frotte le pigment jusqu'à ce qu'il s'essouffle en pétales chiffonnées... Dans le foisonnement des gestes et dans la prolifération des recherches, Yoma fait jardin, elle fait plante. Il ne s'agit pas de représenter quoi que ce fût, simplement de laisser les gestes aller et voir ensuite si un monde apparaît dans l'image produite.

Le liquide est déterminant pour ce processus. L'eau sait mieux que tout autre élément recréer les mondes. Souvenons-nous de l'histoire de ce jeune homme androgyne qui, épuisé par une partie de chasse trouva le refuge idéal pour récupérer ses forces. Tout semblait répondre à ses attentes : une lumière qui ne l'écrasait pas de chaleur, les arbres et les plantes qui portaient la vie ici, une fontaine enfin qui alimentait une belle étendue d'eau. Se penchant sur elle pour se désaltérer, Narcisse fut saisi et ne put désormais plus échapper au lieu. Vous connaissez cette histoire de la beauté inaccessible et pourtant à portée de main. Narcisse reste au pied du bassin, se dessèche avec le temps et laisse parfois couler une larme sur son visage qui troublera l'eau dans laquelle elle tombera. S'enracinant en ce lieu, terre, eau et lumière rendront possible le souhait déçu de Narcisse. Mirant son image à l'infini, vide de tout désir autre que celui de se maintenir dans la contemplation éternelle de sa beauté. Ainsi naissent, dans la mythologie, les fleurs. Ainsi naissent-elles sans doute à même le papier. Car pour conclure, je ne saurais mieux finir que par ce commentaire de Gaston Bachelard sur Narcisse et qui prend tout son sens dans les œuvres de Yoma :

« Dans le cristal des fontaines, un geste trouble les images, un repos les restitue. Le monde reflété est la conquête du calme. Superbe création qui ne demande que l'inaction, qui ne demande qu'une attitude rêveuse, où l'on verra le monde se dessiner d'autant mieux qu'on rêvera immobile plus longtemps ! »¹

1 Gaston Bachelard « L'eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière » édition José Corti 1986, p36